

0527

1982  
42

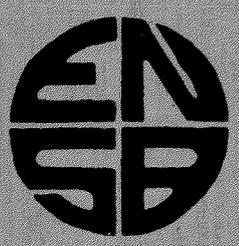
PERIEUR DE BIBLIOTHECAIRE

MEMOIRE DE FIN D'ETUDES

Martine KAUFFMANN  
- SARTRE ET LES LIVRES. -

ANNEE : 1982

18 ème PROMOTION



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DES BIBLIOTHEQUES  
17-21, Boulevard du 11 Novembre 1918 - 69100 VILLEURBANNE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE  
DE BIBLIOTHECAIRES

SARTRE ET LES LIVRES



MEMOIRE

PRESENTE PAR  
Martine KAUFFMANN

SOUS LA DIRECTION DE  
MONSIEUR GEORGES JEAN

1982/H2

1982

18EME PROMOTION

- FICHE-AUTEUR ET RESUME -

KAUFFMANN(Martine)

Sartre et les livres : mémoire / présenté par Martine Kauffmann. -  
Villeurbanne : Ecole nationale supérieure de bibliothécaires, 1982. -  
33f.; 30cm.

Sartre, livre(thème). - Livre, image, 20ème siècle.

---

Réflexion sur les approches du livre par SARTRE : conceptions de la littérature, de l'acte de lire, d'écrire et des rapports entre l'écrivain et le lecteur.

	<u>Pages</u>
<u>INTRODUCTION</u> . . . . .	1
<u>I - PREMIERE APPROCHE DES LIVRES : HERITAGE D'UNE IDEOLOGIE</u> . . . . .	2
1 - Le livre sacralisé . . . . .	2
11 - Avant même de savoir lire . . . . .	2
12 - Découverte et apprentissage de la lecture . . . . .	3
13 - Sacralisation de la littérature . . . . .	4
2 - Le livre : support de la vie et de la vérité . . . . .	5
3 - Le livre : support du rêve . . . . .	7
31 - Lecture-fête . . . . .	7
32 - Du rêve d'héroïsme à l'écriture . . . . .	7
4 - Faire des livres : un acte sacré . . . . .	8
41 - Les pouvoirs de l'écrivain . . . . .	8
42 - L'écrivain "élu" . . . . .	9
5 - Se transformer en livre : la gloire et la mort . . . . .	11
51 - La gloire, une idée interne à la littérature . . . . .	11
52 - La gloire et son corollaire la mort . . . . .	11
53 - Se transformer en livre . . . . .	12
Conclusion . . . . .	13
<u>II - SARTRE ET LES LIVRES : CONCEPTION "PERSONNALISEE"</u> . . . . .	15
1 - Le livre engagé . . . . .	15
11 - Qu'est-ce que la lecture? . . . . .	15
-La lecture est une opération syncrétique . . . . .	15
-La lecture est une attente critique . . . . .	16
-La lecture est un acte de générosité et de responsabilité, nécessitant la liberté du lecteur . . . . .	18
12 - Que doit-être l'acte d'écrire? . . . . .	19
-Un appel au lecteur . . . . .	19
-Une réponse à l'attente du lecteur . . . . .	20
-Une fonction sociale . . . . .	20
2 - Le livre, un miroir du monde . . . . .	22
21 - Pourquoi ont-ils écrit? . . . . .	23
-Le cas de GENET . . . . .	23
-Le cas de FLAUBERT . . . . .	24
-SARTRE par lui-même . . . . .	25
22 - Pourquoi les lire? . . . . .	26
-Lire GENET . . . . .	26
-Une autre lecture de FLAUBERT . . . . .	27
-L'impact du livre . . . . .	27
3 - Le livre : lieu de rencontre entre l'auteur et le lecteur . . . . .	28
31 - Le mythe de la gloire est en miettes . . . . .	28
32 - La recherche de la gloire comme moyen de "s'instituer" . . . . .	29
33 - La lecture : communication entre lecteur et écrivain . . . . .	30
Conclusion . . . . .	32
<u>CONCLUSION</u> . . . . .	33
BIBLIOGRAPHIE	

- ABREVIATIONS UTILISEES -

Cérémonie = La Cérémonie des adieux. Suivi de : Entretiens avec Jean-Paul Sartre : Août-septembre 1974

L'Id. de la fam. = L'Idiot de la famille : Gustave Flaubert de 1821 à 1857

Qu'est ... lit.? = Qu'est-ce que la littérature?

Saint Genet = Saint Genet, comédien et martyr

- I N T R O D U C T I O N -

"J'ai commencé ma vie comme je la finirai sans doute : au milieu des livres" (1). La lecture nous dit-il<sup>(4)</sup> : "C'est ce qui m'a fait" (2); et c'est effectivement grâce à ses très nombreuses lectures qu'il a acquis l'impressionnante culture, qui l'a aidé dans son métier d'écrivain. L'écriture a été sa raison de vivre : "L'unique but de ma vie, c'était d'écrire. J'écrivais ce que j'avais préalablement pensé, mais le moment essentiel, c'était l'écriture" (3). A travers ses écrits nous percevons l'évolution de ses rapports avec les livres, de ses conceptions de la littérature. Ceci est particulièrement vrai dans son autobiographie : "Les Mots", et dans ses écrits biographiques sur GENET et FLAUBERT ainsi que dans les nombreux entretiens qui sont parus notamment dans les "Situations".

(1) Les Mots. - Gallimard. - P.29

(2) Ibid., P.36

(3) Situations, X. - Gallimard. - P.175

(4) Lire : nous dit SARTRE

## I - PREMIERE APPROCHE DES LIVRES : HERITAGE D'UNE IDEOLOGIE

Dans "Les Mots", SARTRE nous relate son enfance jusqu'à l'âge de onze ans. Il a intitulé les deux parties de son autobiographie successivement "Lire" et "Ecrire", témoignant par là du rôle prédominant que jouèrent les livres durant son enfance. L'importance que prit cette première approche des livres est fortement liée aux relations de l'enfant avec son milieu familial, sa mère, sa grand-mère et son grand-père, ces trois personnages entre lesquels Jean-Paul grandit. C'est surtout son grand-père qui, par sa forte personnalité marqua l'enfant. SARTRE nous le présente : ce professeur d'allemand, féru de littérature classique, comme le porte-parole de la petite bourgeoisie intellectuelle, en ce début de vingtième siècle. C'est lui qui lui aurait notamment inculqué le culte de la littérature et aurait influencé sa vocation d'écrivain. Mais, pour cet enfant solitaire, vivant en milieu clos dans sa famille, les livres ont représenté aussi une ouverture sur l'univers et sur l'imaginaire.

Ce sont là les principaux éléments qui ont déterminé les relations de l'enfant avec les livres, la lecture, l'écriture et qui ont forgé sa première conception du métier d'écrivain.

### 1 - Le livre sacralisé

#### 11 - Avant même de savoir lire

Les premiers livres que découvrit Jean-Paul SARTRE furent ceux de son grand-père dans sa bibliothèque. Le culte qu'il vouait à son grand-père, Charles SCHWEITZER, ce patriarche qui était considéré comme un saint homme par sa famille, l'enfant va le reporter sur les livres : il va, comme lui, les "révérer". Il nous dit : "je les touchais en cachette, pour honorer mes mains de leur poussière" (1).

Ces livres, il va les comparer, les opposer à ceux de sa grand-mère. Elle, n'en a qu'un ou deux empruntés dans un cabinet de lecture ; ils ne sont pas dressés comme des menhirs, ni impressionnants comme ceux de la bibliothèque de son grand-père mais couchés et ressemblant à des colifichets ou des confiseries. Ceux de Charles SCHWEITZER sont symboles de virilité, de noblesse, de sérieux et de sacré ; ceux de la grand-mère sont évoqués par des

(1) Les Mots. - Gallimard. - P. 30

termes exprimant la légèreté, le "sucré", le brillant, le luxe et la distinction. Cette comparaison va porter également sur l'acte de lecture, qu'il ne comprend pas encore. Il ne voit encore dans les livres que "des feuilles blêmes et moisies, légèrement boursoufflées, couvertes de veimules noires, qui burvaient l'encre et sentaient le champignon" (1). La lecture, cette cérémonie, quand c'est son grand-père qui l'effectue, est un culte majeur voué à des objets culturels. SARTRE, adulte, se souvient avec précision des moindres gestes de son grand-père : " (il) maniait ces objets culturels avec une dextérité d'officiant. Je l'ai vu mille fois se lever d'un air absent, faire le tour de sa table, traverser la pièce en deux enjambées, prendre un volume sans hésiter, sans se donner le temps de choisir, le feuilleter en regagnant son fauteuil, par un mouvement combiné du pouce et de l'index puis, à peine assis, l'ouvrir d'un coup sec " à la bonne page " en le faisant craquer comme un soulier". (2) Lorsque sa grand-mère lit, même si l'enfant s'emplissait alors d'un silence sacré, le culte voué ne lui semblait que mineur parce que Charles SCHWEITZER manifestait souvent son mépris pour ces lectures exclusivement féminines.

Sa mère, elle, n'a pas de livres : toutes ses approches du livre se feront par rapport à son fils. C'est elle qui lui lira des livres, lui en achètera et qui lira les premiers écrits de l'enfant. C'est donc par son grand-père qu'il aura été le plus influencé, par le culte que celui-ci semble porter à ses livres.

## 12 - Découverte et apprentissage de la lecture

L'attirance de l'enfant pour les livres fut si forte, qu'il voulut lui-même posséder de ces objets saints. On répondit tout de suite à ses vœux ; d'ailleurs il vécut toujours dans l'abondance des livres, entre ceux de la bibliothèque qui étaient à sa disposition et ceux qu'on lui offrait. Dès qu'il eut ses propres livres, il voulut se les approprier : "je les flairai, je les palpai, les ouvris négligemment "à la bonne page" en les faisant craquer. En vain : je n'avais pas le sentiment de les posséder". (3) Devant son désarroi, sa mère lui lut un de ses livres, ce qui l'impressionna vivement : il ne reconnut pas la voix de sa mère, c'est "le livre qui parlait". Cette première expérience fut déroutante. Elle lui fit pressentir la différence entre le langage parlé et le langage écrit, l'histoire racontée et l'histoire lue. Le livre prend la place de la mère, il est la

(1) Les Mots. - Gallimard. - P. 30

(2) Les Mots. - Gallimard. - P. 30

(3) Les Mots. - Gallimard. - P. 33

cause d'une rupture passagère de leur intimité ; il se sent devenir "l'enfant de toutes les mères". (1) Mais ce choc fut de courte durée ; il devint très vite sensible à ces lectures, les préférant même aux histoires contées de mémoire, guettant la succession rigoureuse des mots. Cette réception va être sacralisée elle aussi ; lorsqu'il écoute sa mère, SARTRE nous dit : "j'étais à la Messe. J'assistais à l'éternel retour des noms et des événements". (2) Bientôt la "Messe" ne lui suffit plus, il voulut devenir prêtre lui-même, être initié à ce culte qui lui permettrait de posséder vraiment ses livres. Face à un tel engouement, sa famille se décida à lui enseigner l'alphabet. Cet apprentissage se fit sans difficulté, se donnant des leçons particulières, Jean-Paul apprit alors à lire lui-même : "moitié récitant, moitié déchiffrant, j'en parcourus toutes les pages (de "Sans Famille" /Hector Malot) : quand la dernière fut tournée, je savais lire". (3)(4)

### 13 - Sacralisation de la littérature

Fou de joie, dès qu'il sut lire, SARTRE se précipita dans la bibliothèque et découvrit la collection d'ouvrages de son grand-père par la lecture, pour leur contenu. Ceci l'amena à se poser des questions : "De quoi parlent les livres ? Qui les écrit ? Pourquoi ? ", et à les soumettre à Charles SCHWEITZER. Une fois de plus, son influence sera prédominante et le conduira à considérer la chose écrite comme quelque chose de sacré : "Un même souffle modelait les ouvrages de Dieu et les grandes oeuvres humaines ; un même arc-en-ciel brillait dans l'écume des cascades, miroitait entre les lignes de Flaubert, luisait dans les clairs-obscur de Rembrandt : c'était l'Esprit. (...) quand Victor Hugo était inspiré - on pouvait atteindre au Point Sublime où le Vrai, le Beau, le Bien se confondaient". (5)

(1) Les Mots. - Gallimard. - P. 35

(2) Ibid., P. 36

(3) Ibid., P. 36

(4) On peut opposer cette facilité de SARTRE à apprendre à lire, à la difficulté qu'éprouva Gustave FLAUBERT face à cet apprentissage. SARTRE nous explique ce phénomène, dans le tome 1 de "l'Idiot de la famille". Si Gustave a résisté à cet apprentissage, qui apparaît comme un rite de passage, le moment où l'enfant doit donner les premières preuves de ses capacités c'est, entre autre chose, parce qu'il ne voulait pas apprendre à lire : "Pourquoi lirai-je ? Le Père Mignot le fait pour moi", disait-il. Flaubert considérait alors le livre comme un objet de beauté formelle, le sens n'apparaissant que comme une beauté supplémentaire à la forme ; de plus, ce sens lui était donné par les lectures que lui faisaient le Père Mignot, ce qui suffisait à cet enfant passif. SARTRE, au contraire, souhaite ardemment apprendre à lire, il pressent déjà que c'est le texte qui est important, digne du culte sacré qu'est la lecture.

(5) Les Mots. - Gallimard. - P.46

A ce moment-là, l'enfant a trouvé sa religion : les livres ; son temple est la bibliothèque, où l'on respire l'air raréfié des Belles-Lettres. L'auteur nous explique dans "Les Mots" que : "Prélevé sur le catholicisme, le sacré se déposa dans les Belles-Lettres et l'homme de plume apparut, ersatz du chrétien que je ne pouvais être". (1) D'une part, la religion et l'idéal culturel de la Troisième République, véhiculés par son grand-père, d'autre part, l'influence de ses lectures classiques et, en particulier, de la littérature du 19ème siècle ont donné à SARTRE cette image du livre sacré.

Il faut souligner, cependant, l'aspect parodique de son autobiographie. C'est ce qui ressort de l'article de J. Lecarme, intitulé : "Un cas limite de l'autobiographie : SARTRE", paru dans la Revue Française d'Histoire Littéraire de novembre-décembre 1975. Il remet en question le rôle de Charles SCHWEITZER que SARTRE nous décrit comme le principal instigateur de ses illusions d'enfant. Lecarme a retrouvé des écrits de Charles SCHWEITZER dans lesquels celui-ci dénonçait la part trop grande donnée à la littérature dans l'enseignement et semblait récuser l'aspect sacré de la littérature. SARTRE a également repris, de façon presque textuelle "l'Art d'être grand-père" de Victor Hugo ce qui n'est pas invraisemblable vu l'influence que celui-ci semble avoir eu sur Charles SCHWEITZER d'après ce que nous en dit l'auteur des "Mots".

Par ailleurs, l'aspect religieux est également présenté de façon ironique par l'auteur, qui se complait à employer de nombreux termes évoquant le sacré avec force de majuscules. Il insiste également sur l'aspect éternel des livres en les qualifiant par des termes affirmant "leur résistance", leur permanence, ils sont "de marbre", de "bronze", ce sont des "cathédrales bâties pour des millénaires".

## 2 - Le livre : support de la vie et de la vérité

Lire, c'est pour SARTRE donner l'assaut à la sagesse humaine. "C'est ce qui m'a fait" (2) nous affirme-t-il. Pour cet enfant solitaire, à qui la vie quotidienne semble bien monotone, la lecture va apporter une grande ouverture sur le monde. Il va confondre ses expériences livresques, par lesquelles il découvre la variété et l'imprévisibilité, avec la vie réelle.

(1) Les Mts. - Gallimard. - P. 207-208  
(2) Ibid., P. 36

C'est surtout dans le Grand Larousse, qu'il semble avoir découvert l'Univers : "J'y dénichais les vrais oiseaux, j'y faisais la chasse aux vrais papillons posés sur de vraies fleurs. Hommes et bêtes étaient là, en personne: les gravures, c'étaient leur corps, le texte c'était leur âme, leur essence singulière"(1). Le texte, les gravures lui apparaissent comme les choses elle-même, et non comme leur simple évocation ; c'est pourquoi, les livres eux-mêmes, contenant toutes ces choses, sont vivants.

Ses autres lectures, les grands classiques français et allemands, qui constituaient l'essentiel des ouvrages de la bibliothèque, vont confirmer l'enfant dans l'idée que ce qui est écrit est vrai, et cela aussi bien dans les documentaires que dans les ouvrages imaginaires. Si l'histoire lue lui semble injuste, contraire à sa morale, il refuse de remettre en question ou de rejeter le livre pour autant ; il préfère se résigner et admettre ce qui lui paraissait inconcevable à la première lecture : puisque "c'est comme ça" (2).

Mais cette vie des livres, est différente de sa vie quotidienne, il en est conscient. Elle n'est pas fondée sur les mêmes principes, mais tellement plus mouvementée et passionnante, qu'elle lui paraît plus vraie que la vie réelle. S'il ne comprend pas tout dans ces écrits trop difficiles pour un enfant de son âge ( à sept ans il a lu Aristophane, Corneille, Fontenelle, Flaubert, Rabelais...), cela, loin de le décourager, ne fait que le conforter dans l'idée que les personnages d'un livre sont plus vivants, car ils ont plus d'épaisseur et de complexité que les personnes qui forment son univers quotidien, ou que sa famille fréquente de temps en temps.

De cette idée que ce qui est écrit est vrai et vivant, va naître l'idéalisme de SARTRE, dont il nous dit avoir mis trente ans à se défaire (2) : "J'ai cru apprendre le réel par les mots et, j'ai cru pendant oh! trente ans environ qu'un livre vous donnait une sorte de vérité, difficile à saisir, même métaphysique, vous livrant des secrets sur les choses" (3).

Lire des textes littéraires, faisait partie de la comédie familiale, du rôle d'enfant merveilleux, qu'on lui demandait de jouer. Mais, en même temps, cette comédie de la lecture le cultivait, et SARTRE nous dit avoir du mal à saisir la frontière entre le jeu et la possession.

(1) Les Mots. - Gallimard. - P.38

(2) Ibid., P.39

(3) Sartre: un film. - Gallimard. - P.24

### 3 - Le livre : support du rêve

#### 31 - Lecture-fête

Les "femmes" de la famille, s'inquiétant de le voir s'acharner sur des livres trop difficiles pour lui, vont le pousser à s'intéresser à la littérature enfantine et à mener une double vie : l'une officielle, dans le temple, et, l'autre clandestine, car cachée au grand-père, à travers les livres pour enfants. Par ces lectures, le jeune enfant va découvrir le plaisir de la lecture, celle-ci va devenir une fête, totalement indépendante de la comédie familiale et culturelle. Cette joie de la lecture Sartre nous dit l'avoir retrouvée, lorsqu'il était prisonnier de guerre: "De ces journées tellement inactives, où le rêve avait une fonction d'évasion et où l'on évitait pourtant de trop penser au passé, la lecture avait un charme et une puissance d'évocation, que je ne lui ai connu que dans mon enfance" (1). Ce goût pour la lecture comme moyen d'évasion, Sartre l'a toujours gardé : il fit toute sa vie une grande consommation de livres de la Série Noire. Il nous affirme aussi, au cours de ses entretiens avec Simone de Beauvoir (2), avoir toujours bien aimé les romans de cape et d'épée, qu'il a découverts avec passion durant son enfance, et dont il reste des traces dans "Les Chemins de la Liberté".

#### 32 - Du rêve d'héroïsme à l'écriture

Ces récits d'histoires héroïques vont l'impressionner et alimenter ses rêves. Il s'invente des aventures extraordinaires, où il devient à son tour la héros. L'écriture va très vite lui apparaître comme le moyen de fixer ses rêves: "J'ai dû imaginer d'écrire parce que je lisais des illustrés, contre une espèce de fadeur, d'ennui qui représentait ce que j'ai appelé plus tard l'existence..." (3). Cette première tentative d'écriture vers huit, neuf ans va se solder par un plagiat de ses lectures enfantines, qu'il se contente de mettre au goût du jour. Ce plagiat semble à SARTRE adulte normal et commun à tous les enfants: "A vrai dire tous les enfants qui s'avisent vers huit ans, de composer des pièces ou des romans, ne font qu'imiter servilement et se croient écrivains quand ils ne sont que des copistes: mais la plupart du temps c'est faute de comprendre ce qu'ils font" (4). Ecrire devint avant tout un jeu auquel il peut s'adonner tout seul et aussi une façon de réaliser l'imaginaire. Sa famille peu à peu se désintéressera totalement de ses écrits : seule sa mère les lut pendant un certain temps ;

son grand-père refusera de s'y intéresser, car il n'y retrouve que le plagiat des "mauvaises lectures" de l'enfant. C'est pourquoi, SARTRE, lorsqu'il se penche sur son enfance, y voit sa première expérience véritable, totalement dépourvue de la volonté de bouffonner devant sa famille. Peu à peu, il déversera toutes ses lectures dans ses écrits, tant les bonnes que les mauvaises, les truffera d'explications didactiques, piochées dans le Grand Larousse. SARTRE a trouvé chez FLAUBERT cette même activité de plagiat. Mais, ce qui est important, c'est le sens qui est donné à ces emprunts, la façon dont l'histoire est ressentie par un futur auteur. Pour SARTRE, écrire fut d'abord une grande joie: "mes romans me tenaient lieu de tout" (1), nous confie-t-il dans "Les Mots". Mais ce qui aurait pu rester un jeu, une façon de fixer l'imaginaire, va devenir, à cause de l'importance que son entourage va bientôt accorder à ses activités, une vocation; il va se sentir voué à la littérature.

#### 4 - Faire des livres : un acte sacré

##### 41 - Les "pouvoirs" de l'écrivain

Par le fait même d'écrire, Jean-Paul fut frappé tout d'abord par le pouvoir de l'écriture : une sorte de force magique que possède l'écrivain. Celui-ci crée des personnages et a le pouvoir de les manipuler, de décider de leur destin. "J'écrivais le coeur battant" (2), nous dit-il; confondant les mots et les choses, il pensait : "tout peut arriver et cela voulait dire : je peux tout imaginer" (2). Prendre les mots pour les choses et non comme des moyens pour les désigner, l'enfant le faisait déjà lorsqu'il considérait que tout ce qui est écrit, est vrai. Ceci va devenir angoissant pour cet enfant nourri de littérature héroïque, qui fixe ses fantasmes d'héroïsme dans ses écrits. La mode est alors aux histoires fantastiques, qui abondent dans les journaux et almanachs. Son inquiétude va être si forte, qu'il va avoir peur des livres; son angoisse, il va la fixer par écrit, mais n'ose plus achever ce qu'il entreprend. L'acte d'écrire semble impressionnant à l'enfant, à cause de l'image qu'il a du livre:

-il renferme des choses vraies et vivantes

-il est sacré et dégage un pouvoir sacré par la lecture.

(1) Les Mots. - Gallimard. - P. 121

(2) Les Mots. - Gallimard. - P. 122

42 - L'écrivain "élu"

Mais sa clandestinité, qui avait permis cette sincérité dans l'acte d'écrire "on l'en arracha" (1), son entourage, sa mère en particulier déclarèrent qu'il avait la "bosse de la littérature". Son grand-père une fois de plus, le marqua ; SARTRE nous l'explique: "J'ai cru être chargé de mission par mon grand-père, c'est à dire comme s'il m'avait commandé d'écrire, ce qui n'était pas vrai d'ailleurs" (2). L'enfant a cru comprendre que Charles SCHWEITZER l'investissait d'une mission : devenir écrivain, et qu'il ne voyait dans ses premières tentatives d'écriture, que des exercices le préparant à son futur métier. Il inculqua également à l'enfant, l'image de l'écrivain-martyr : le persuadant qu'il n'avait pas de génie, que le génie n'existait pas, mais que l'on écrit sous la dictée, si on l'a mérité par de grandes souffrances.

Cette vocation, reconnue par son entourage, l'enfant va la reconnaître et se l'approprier en la légitimant. Pour cela, il va reporter les pouvoirs sacrés du héros, rencontré à travers ses lectures et, qu'il aurait voulu être, sur l'écrivain : l'écrivain, lui aussi est un "élu", chargé d'une mission. A l'origine de cette conception du rôle de l'écrivain, une gravure représentant Dickens, attendu par une foule considérable ; il en conclut que l'écrivain était un être indispensable aux hommes, et que ceux-ci l'attendaient. Il s'est alors trouvé un mandat et peut envisager qu'il est né pour écrire: "J'étais écrivain, comme Charles SCHWEITZER était grand-père de naissance et pour toujours" (3). Sa vocation avait pris un sens : il reprend à son compte l'image de l'écrivain solitaire dans sa tour d'ivoire, et se charge d'une mission: comme le héros, qui sauve les jeunes filles en péril, lui, il va protéger l'humanité entière. L'héroïsme s'est déposé sur le métier d'écrivain, le sacré va à son tour apparaître et lui permettre de croire en sa vocation. La notion de sacré ne fera qu'amplifier celle de l'héroïsme et il adopte: "le mythe odieux du Saint, qui sauve la populace". (4). Il conçoit son entrée en littérature comme une entrée dans les ordres : comme un chrétien, il est un élu.

Cette idée de l'écrivain mandaté, si SARTRE la rejette par la suite avec virulence, il la conçoit cependant comme indispensable à toute vocation d'écrivain. A plusieurs reprises il cite KAFKA, disant : "J'ai un mandat, mais je ne sais pas qui me l'a donné". Cette citation apparaît notamment dans l'Idiot de la famille (5), et SARTRE ajoute même, en parlant

(1) Les Mots. - Gallimard. - P. 127

(2) Sartre : un film. - Gallimard. - P. 24

(3) Les Mots. - Gallimard. - P. 142

(4) Ibid. - P. 150

(5) L'Idiot de la famille. - Gallimard. - T. 1; P. 890

de FLAUBERT : "Flaubert écrivain n'a pas eu cette chance merveilleuse (d'être investi d'un mandat). Et nous le verrons hanté toute sa vie par cette interrogation inquiète : ai-je seulement un mandat?"(1). Pourtant, SARTRE avait déjà "trouvé" un mandat à FLAUBERT : "A quinze ans, il donna mission à l'écrivain de donner comme totalité synchrétique, le cosmos"(2) et "L'enfant qui écrivait pour se faire plaisir, se trouve en face d'une fin étrangère qui n'est autre que la projection hors de lui comme impératif (3) de son intention totalisatrice. Puisqu'il peut accéder directement au tout par l'intuition, son mandat sublime sera de retotaliser son intuition fulgurante à travers le langage (...). Comment l'orgueil le plus fou pourrait-il refuser ce mandat : Gustave sera grand comme le Monde"(4). Pour devenir écrivain, FLAUBERT se serait donc forgé un mandat : écrire le livre qui résumerait le Monde, ce qu'il a fait, d'après SARTRE dans "Madame Bovary". Dans "Saint Genet, comédien et martyr", SARTRE se demande également si GENET ne s'est pas cru mandaté ; il pense que non : "Il n'y a point eu de vocation, point d'appel"(5). En fait, GENET écrit pour lui ; cela a pour conséquence que son art est d'un type bien particulier.

SARTRE, lui, s'est senti investi dès l'enfance d'une mission. Il considère, adulte, que ce n'était là que des illusions, mais reconnaît que, sans elles, il n'aurait certainement jamais écrit. Pensant que la littérature, "c'est tout" et, qu'il était "élu", choisi pour la servir il avait trouvé une justification à son existence. Il nous explique dans une interview, publiée dans le Monde, le 18 avril 1964, que : " J'envisageais tranquillement que j'étais fait pour écrire. Pas besoin de justifier mon existence, j'avais fait de la littérature un absolu. Il m'a fallu trente ans pour me défaire de cet état d'esprit".

Mais, l'enfant ne se contenta pas d'une justification de sa vie terrestre, il se trouva également un pendant à la notion chrétienne de vie éternelle, dans la notion de gloire.

(1) L'Idiot de la famille. - Gallimard. - T.1;P.890

(2) Ibid.,P491

(3) Souligné dans le texte

(4) Ibid.,P974

(5) Saint Genet, comédien et martyr. - Gallimard. - P.535

5 - Se transformer en livre : la gloire et la mort

51 - La gloire, une idée interne à la littérature

SARTRE reconnaît que cette légitimation et que le désir de gloire ont été les atouts, qui lui ont permis d'accéder à la célébrité : "Je pense que l'on devient célèbre, si on le veut et non pas par des dons ou des dispositions innées" (1). Il considère l'idée de gloire, comme interne à la littérature, qu'il connaît à cette époque-là. Dans la littérature du 18ème et du 19ème siècle, on trouve de nombreuses contradictions et il en conclut : "ça vous donne en quelque sorte quelque chose qui serait la littérature à faire et qui apparaît comme une synthèse de toutes ces contradictions (...). Et ainsi, cette idée de gloire, elle vient certainement de la littérature. Je ne l'aurai pas inventé tout seul" (2).

Mais, en plus de ce que l'enfant a cru comprendre dans la littérature classique, ses conceptions sur le livre, la lecture et l'écriture vont conditionner la façon dont il va concevoir les rapports entre l'auteur et ses lecteurs, l'idée qu'il va se faire de la gloire.

52 - La gloire et son corollaire la mort

L'idée de gloire est très proche de celle de mandat. Un écrivain étant un "élu", nécessaire à l'humanité, attendu par elle, celle-ci reconnaîtra tôt ou tard son importance, soit du vivant de l'écrivain, soit à titre posthume. La foi, que SARTRE a perdu à onze ans, ou qu'il s'est aperçu ne plus avoir à ce moment là, il l'a reporté sur l'écriture. C'est, par les oeuvres qu'il publiera, qu'il compte devenir immortel. L'idéologie littéraire du 19ème siècle, surtout, l'a porté à croire cela : "Vous trouviez donc des gens comme FLAUBERT, pour qui, littérature et mort, gloire et immortalité, c'est la même chose. Alors, j'ai attrapé ça comme-ça. Et, il m'a fallu bien longtemps pour m'en débarrasser" (3). La vie ne lui apparut plus alors, que comme un mal nécessaire : "La mort était mon vertige, parce que je n'aimais pas vivre : c'est ce qui explique la terreur qu'elle m'inspirait. En l'identifiant à la gloire, j'en fis ma destination" (4). Il se mit alors à regarder sa vie à travers son décès, et à travers sa carrière future : "Mes infortunes ne seraient jamais que des épreuves, que des moyens de faire un livre" (5). Le succès semble dans tous ses rêves d'enfant lié à la mort : soit à sa mort réelle, il ne l'obtiendra que de façon posthume ; soit à la fin de sa carrière, du jour où il devient célèbre, il n'écrit plus.

- (1) Situations, X. - Gallimard. - P.161
- (2) Sartre : un film. - Gallimard. - P.26
- (3) Situations, X. - Gallimard. - P.160
- (4) Les Mots. - Gallimard. - P.160
- (5) Ibid., P.194

Il vécut alors pour la postérité. Un livre qui raconte les enfances de futurs grands hommes, et dont l'auteur se complaît à démontrer que la moindre phrase prononcée par ces enfants ou le moindre événement qui les touche est prémonitoire, va le convaincre que chacun de ses faits et gestes est ou sera observé par quelque lecteur futur. Il imagine les enfants, qui dans quelques siècles connaîtront sa vie : "Je paradais devant des enfants à naître qui me ressemblaient trait pour trait, je me tirais des larmes en évoquant celles que je leur faisais verser. Je voyais ma mort par leurs yeux; elle avait eu lieu, c'était ma vérité : je devins ma notice nécrologique" (1). L'enfant ne se contente donc pas d'écrire, ou de vouloir écrire pour la postérité, mais conçoit toute sa vie en fonction de sa gloire future.

### 53 - Se transformer en livres

Si son corps lui est indispensable pour remplir sa mission d'écrivain, il se rendra immortel en se transformant en livres, comme l'ont fait les écrivains qu'il côtoie tous les jours, et qu'il peut manier à son aise, comme des jouets. Mais du jour, où il aura rempli son mandat, son corps ne lui servira plus. C'est ce que SARTRE nous explique dans "Les Mots": "Le travail terminé, ces organes se résorberaient d'eux-mêmes : aux environs de 1955, une larve éclaterait, vingt-cinq papillons in-folio s'en échapperaient, battant de toutes leurs pages pour s'aller poser sur un rayon de la Bibliothèque Nationale. Ces papillons ne seraient autre que moi. Moi vingt-cinq tomes, dix-huit mille pages de textes, trois cents gravures, dont le portrait de l'auteur. Mes os sont de cuir et de carton, ma chair parcheminée sent la colle et le champignon, à travers soixante kilos de papier, je me carre, tout à l'aise. Je reviens, je deviens enfin tout un homme, pensant, parlant, chantant, tonitruant, qui s'affirme avec l'inertie péremptoire de la matière. On me prend, on m'ouvre, on m'étale sur la table, on me lisse du plat de la main et parfois on me fait craquer. Je me laisse faire et puis tout à coup je fulgure, j'éblouis, je m'impose à distance, mes pouvoirs traversent l'espace et le temps, foudroient les méchants, protègent les bons. Nul ne peut m'oublier ou me passer sous silence : je suis un grand fétiche maniable et terrible" (2).

Le jeune enfant ne souhaite donc ni la notoriété par les journaux, ni la fortune; ce qu'il attend, avec confiance, c'est l'immortalité qui lui sera donné par ses livres, ainsi que la gratitude de ses futurs lecteurs

(1) Les Mots. - Gallimard. - P.171

(2) Ibid., P. 161-162

### Conclusion

"Voilà mon commencement : je fuyais, des forces extérieures ont modelé ma fuite et m'ont fait" (1). Ces forces extérieures sont, d'après "Les Mots", au nombre de quatre:

-son entourage familial

-l'idéal culturel de la Troisième République

-la religion chrétienne

-ses propres lectures:

- "sérieuses" : les textes littéraires du 18ème et du 19ème siècle, principalement

- "distractives" : les illustrés et les romans pour enfants.

C'est ce qui a amené l'enfant à se forger l'image du livre, de la lecture, de l'écriture, qu'il nous dépeint dans son autobiographie. Le sacré et l'héroïsme se sont déposés sur les livres; SARTRE a tenté de les déloger.

Que SARTRE ait changé, ses écrits le prouvent. Il nous l'affirme dans "Les Mots" : "L'illusion rétrospective est en miettes; martyr, salut, immortalité, tout se délabre, l'édifice tombe en ruine, j'ai pincé le Saint-Esprit dans les caves et je l'en ai expulsé; l'athéisme est une entreprise cruelle et de longue haleine : je crois l'avoir menée jusqu'au bout" (2). D'ailleurs, "Les Mots" ont voulu être une entreprise de rupture avec le passé, en un moment où SARTRE remet en question la littérature en général et sa propre vocation d'écrivain, en 1954. Il écrivit alors une première version qu'il ne publia pas; ce n'est qu'en 1963 qu'il proposa au public une version remaniée, moins abrupte de son autobiographie. Cette oeuvre présente avec ironie l'enfance de ce "petit bourgeois", enfance que l'adulte n'aime pas. Ce ton ironique, donne parfois un caractère parodique à cette oeuvre; SARTRE voudrait que son autobiographie soit considérée comme un roman : "Je pense que "Les Mots" n'est pas plus vrai que "La Nausée" ou "Les Chemins de la Liberté". Non pas que les faits que j'y rapporte ne sont pas vrais, mais "Les Mots" est une espèce de roman aussi, un roman auquel je crois, mais qui reste malgré tout un roman" (3).

(1) Les Mots. - Gallimard. - P.207

(2) Ibid., P.210-211

(3) Situations, X. - Gallimard. - P. 146

Si SARTRE a changé, c'est tout d'abord parce que sa vie a été transformée. Son grand-père, les livres de celui-ci furent moins présents dans sa vie, à l'âge de onze ans, lorsque sa mère s'étant remariée, il n'habita plus dans l'appartement de ses grands-parents. Il découvrit également la vie par sa propre expérience, et non plus uniquement par les livres, en allant au collège, puis au lycée. Cependant, la lecture resta une activité très importante, durant son adolescence : "Le jeudi, par exemple, ou le dimanche étaient entièrement consacrés aux livres. Il est évident qu'à ce moment-là, ça représentait quelque chose comme le centre du réel" (1). Même ses amis, il semble les avoir toujours choisis, durant sa jeunesse, parmi les passionnés de littérature : Bercot, dont il nous parle dans "Les Mots", et ses amis de lycée, par la suite, surtout Nizan, qui lui a fait connaître la littérature moderne.

Mais, SARTRE a également voulu changer : "se débarrasser" (on retrouve plusieurs fois ce terme sous sa plume) de ses utopies enfantines constituées par l'idéologie bourgeoise, qu'il récuse et, par la religion qu'il considère comme une aliénation.

Essayons de voir dans les écrits et les entretiens qu'il nous a laissés, quelle image ou quelles images SARTRE s'est forgé des livres.

(1) Sartre : un film. - Gallimard. - P.23

## II - SARTRE ET LES LIVRES : CONCEPTION "PERSONNALISEE"

SARTRE, en prenant conscience de l'histoire, de l'impact que celle-ci peut avoir sur les sociétés et leur façon de concevoir la littérature, va trouver ainsi une source de réflexion propre à alimenter ses conceptions sur le livre et à les remanier profondément. La vision des livres, qu'on lui avait "insufflée" durant son enfance, lui semble être celle d'un autre temps. Il a voulu nous montrer par ses écrits ce que devait être la littérature, d'après lui, en cette seconde moitié du 20ème Siècle.

### 1 - Le livre engagé

Dans "Qu'est-ce que la littérature?", en 1947, SARTRE se propose de défendre la littérature engagée et de montrer que toute bonne littérature l'est. Le livre, dans cet essai, n'apparaît jamais comme un objet ayant un intérêt quelconque en tant que tel, mais comme un "support" permettant à l'écrivain de toucher un public par la lecture. Il est totalement désacralisé en tant qu'objet, il n'est qu'un moyen de communication. SARTRE se pose à nouveau les questions : "Qu'est ce qu'écrire? Pourquoi écrit-on? Pour qui écrit-on?", et pour y répondre il s'interroge sur l'acte de lecture, sans lequel celui d'écrire lui paraît dérisoire, n'a pas de raison d'être, puis, sur l'acte d'écrire, qu'il conçoit à travers sa réflexion sur l'acte de lire.

### 11 - Qu'est-ce que la lecture?

"L'objet littéraire est une étrange toupie qui n'existe qu'en mouvement. Pour la faire surgir, il faut un acte concret qui s'appelle la lecture, elle ne dure qu'autant que cette lecture peut durer. Hors de là, il n'y a que des tracés noirs sur le papier" (1). Le livre ne prend donc de réalité objective qu'aux yeux du lecteur et plus précisément par l'acte de lecture, que SARTRE continue de nommer "cérémonie" (2).

-la lecture est une opération d'unification synchrétique :

SARTRE rappelle que la lecture n'est pas une opération mécanique : on peut déchiffrer une suite de mots sans en saisir le sens,

(1) Qu'est ...lit.?. - Gallimard. - P.52

(2) Ibid., P.73

c'est à dire sans projeter : "au-delà des mots une forme synthétique dont chaque phrase ne sera plus qu'une fonction partielle : le "thème", le "sujet", ou le "sens". (...) Le sens n'est pas la somme des mots, il en est la totalité organique" (1). Cette lecture est quelque chose d'actif, qui donne vie au texte : l'objet littéraire a besoin du langage pour se réaliser mais il n'est pas donné par le langage. Cette réflexion que SARTRE nous soumet dans "Qu'est-ce que la littérature?", il la reprend dans "Saint Genet, comédien et martyr" : "Lire, c'est refaire l'opération d'unification synthétique de l'écrivain, c'est vouloir chaque phrase et l'organiser avec les autres" (2).

- la lecture est une attente critique:

"Vouloir chaque phrase et l'organiser avec les autres", signifie être en position d'attente, lorsque l'on lit : "En lisant, on prévoit, on attend. On prévoit la fin de la phrase, la phrase suivante, la page d'après; on attend qu'elles confirment ou qu'elles infirment ces prévisions; la lecture se compose d'une foule d'hypothèses, de rêves suivis de réveils, d'espoirs et de déceptions; les lecteurs sont toujours en avance sur la phrase qu'ils lisent, dans un avenir seulement probable qui s'écroule en partie et se consolide en partie à mesure qu'ils progressent, qui recule d'une page à l'autre et forme l'horizon mouvant de l'objet littéraire" (3). Cette position d'attente qui se nourrit d'hypothèses infirmées ou confirmées par la suite du texte, SARTRE l'a connu dès l'enfance; adulte il se souvient de ses déceptions lorsque l'issue d'une oeuvre était différente de celle qu'il escomptait et, qui lui semblait plus "juste". Cette attente est réflexive, elle permet l'objectivité et la critique, la remise en question de ce qui est écrit. Cette réflexion critique, SARTRE, enfant, ne se la "permettait" pas : ce qui était écrit, étant sacré et vrai par nature, il se sentait obligé de se soumettre et d'admettre ce qui était écrit.

SARTRE perçoit-là, la spécificité de la lecture sur d'autres moyens d'information. Cette attitude critique, n'est, en effet, possible que, parce que le lecteur est en avance sur le texte, et, qu'il

- (1) Qu'est ...lit.?. - Gallimard. - P.56
- (2) Saint Genet,... - Gallimard. - P.536
- (3) Qu'est ... lit.?. - Gallimard. - P.53

peut le parcourir au rythme qui lui convient, s'arrêter, retourner en arrière. Cette liberté, les autres médias ne le permettent pas, le spectateur doit suivre le rythme qu'on lui impose, et cela a pour conséquence une attitude beaucoup plus passive et très peu critique. SARTRE, frappé de cécité presque totale en 1973, ne pouvait alors plus lire; il explique dans son "Autoportrait à soixante-dix ans", qu'il ne pouvait plus prendre connaissance des livres que par les lectures que lui en faisaient notamment Simone de Beauvoir; mais le texte lu oblige l'auditeur à suivre le rythme du lecteur, à se concentrer pour comprendre au fur et à mesure le sens de ce qu'on lui lit, ce qui empêche cette dimension d'attente critique et réflexive et ne permet que d'assimiler des connaissances : "En revanche, si j'avais non pas seulement à assimiler des connaissances, mais à les critiquer, à examiner si elles sont cohérentes (...) là ce ne serait plus suffisant. Il faudrait alors que je demande à Simone de Beauvoir de me le relire plusieurs fois et de s'arrêter, sinon à chaque phrase, du moins à chaque paragraphe" (1).

Cette lecture active, FLAUBERT n'en est pas capable, en particulier lorsqu'il est obligé de lire le Code Civil : "Il lit (2) pourtant mais il y a plusieurs niveaux de lectures et il se place au plus bas, à celui du correcteur qui, pour mieux découvrir les erreurs typographiques, refuse d'éclairer la phrase par le paragraphe ou la démonstration en cours et se borne à vérifier la syntaxe et l'orthographe. Cette vérification suppose malgré tout une synthèse - c'est-à-dire une certaine intellection - mais elle reste quasiment passive. Le correcteur réduit la prospection au minimum il n'attend (2) presque rien : tout juste la fin de la phrase en fonction de son commencement; son pouvoir unificateur se borne à laisser les mots s'accoler entre eux, c'est-à-dire à solliciter les forces d'unification qui sont contenues dans le langage écrit. Autrement dit, les propositions se structurent sous ses yeux - à peine oserait-on dire par ses yeux. S'il se laissait tenter il s'intéresserait au contenu, les morphèmes disparaîtraient au profit de la signification, il ne pourrait plus les voir ni surveiller leurs liaisons élémentaires" (3). La lecture de FLAUBERT n'est donc ni synthétique, ni critique; sa constitution passive, dont SARTRE a expliqué les raisons dans le tome 1 de "L'Idiot de la famille ...", empêche FLAUBERT de connaître cette forme de la lecture.

(1) Situation 5X. - Gallimard. - P.140

(2) Terme souligné dans le texte

(3) L'Id. de la fam. ... - Gallimard. - P.1703-1704

-la lecture est un acte de générosité et de responsabilité, nécessitant la liberté du lecteur:

Pour parvenir à cette lecture participative qui se fait attente, il faut que le lecteur entre dans le livre, se fasse crédule. Ceci nécessite que le thème du livre le concerne, le "touche". Ce n'est que dans ce cas, que le livre suscite chez le lecteur des affections qui se manifestent par sa volonté d'imiter, de changer ou de maintenir. Cela implique que le livre s'adresse à lui et, donc, qu'il a été écrit par un contemporain. Si les livres ne touchent plus, c'est qu'ils sont morts. Un livre du passé, n'est qu'un petit "cercueil" : "Écrit par un mort sur des choses mortes, il n'a plus aucune place sur cette terre, il ne parle de rien qui nous intéresse directement; laissé à lui-même il se tasse et s'effondre, il ne reste que des taches d'encre sur du papier moisi, et quand le critique ranime ces taches, quand il en fait des lettres et des mots, elles lui parlent de passions qu'il n'éprouve pas, de colères sans objets, de craintes et d'espoirs défunts. C'est tout un monde désincarné qui l'entoure où les affections humaines, parce qu'elles ne touchent plus, sont passées au rang d'affections exemplaires, et pour tout dire de valeurs" (1). SARTRE se montre particulièrement virulent contre ce culte de la littérature classique qui, devenue "incolore" et "inodore" avec le temps, n'intéresse plus par son contenu, a perdu de sa virulence : il ne reste qu'un texte dont on admire la beauté. On peut croire que SARTRE souhaite ainsi renier ses idées de jeunesse sur l'éternité des livres, leur sacralité, le respect qu'ils suscitent pour leur style. Il ne considère plus que les livres contiennent le corps et l'âme de leur auteur, mais qu'il est leur cadavre; la lecture elle-même il nous la décrit comme macabre, tenant à la fois de la possession et du contact avec l'au-delà. Mais, ce que veut avant tout SARTRE dans "Qu'est-ce que la littérature?", c'est s'opposer aux critiques qui l'accusent "d'assassiner la littérature", par sa théorie de la littérature engagée; il les accuse à son tour "d'assassiner" la littérature qui se fait, et de se réfugier dans le passé, ce qui leur donne "la supériorité reconnue que les chiens vivants ont sur les lions morts" (2).

C'est avec des sentiments que le lecteur crée l'objet littéraire, et qu'il donne consistance aux personnages d'un livre; mais ces sentiments ont une origine particulière : ils ont la liberté pour origine; ils

1) Qu'est ...lit.?. - Gallimard. - P.36-37

2) Ibid.,P.40

sont prêtés. Pour mieux se laisser prendre à sa lecture, le lecteur doit se faire crédule, mais il garde cependant, la conscience d'être libre et de se prêter volontairement au jeu. Cette liberté SARTRE la compare à la Passion : "C'est une Passion, au sens chrétien du terme, c'est-à-dire une liberté qui se met résolument en état de passivité pour obtenir, par ce sacrifice, un certain état transcendant" (1). Se faire passif pour mieux créer l'objet, c'est nettoyer sa liberté; c'est ainsi que SARTRE explique ce phénomène curieux : un lecteur peut verser des larmes sur des récits d'infortunes imaginaires; il y voit un moment où le lecteur retrouve la liberté originelle que la vie lui a appris à masquer. Lire, c'est donc une façon d'affirmer sa liberté, de la purifier; c'est aussi un acte de générosité et de confiance vis-à-vis du texte et de son auteur qui dirige le lecteur dans son acte de création. Mais lire, c'est aussi prendre position. Puisque le lecteur se met à la fois en position de crédulité, et accepte ainsi les sentiments que la lecture suscite en lui, et, en même temps, en position d'attente, c'est-à-dire de réflexion critique, il doit se sentir solidaire et responsable du Monde que lui dévoile l'auteur. Il accepte de s'engager; ses réflexions personnelles à partir de l'écrit et de sa connaissance propre du Monde, l'amèneront à souhaiter maintenir, imiter, ou changer le Monde.

12 - Que doit-être l'acte d'écrire?

- c'est faire appel au lecteur :

Puisque l'auteur a besoin du lecteur pour que son oeuvre existe, tout ouvrage littéraire apparaît comme un appel, à ce lecteur. On ne peut donc écrire pour soi-même, car on ne peut se lire : "Il n'est donc pas vrai que l'on écrive pour soi-même : ce serait le pire échec; en projetant ses émotions sur le papier, à peine arriverait-on à leur donner un prolongement languissant. L'acte créateur n'est qu'un moment incomplet et abstrait de la production d'une oeuvre" (2). La lecture seule permet à l'auteur de se sentir essentiel par rapport à son oeuvre, mais celle-ci n'a de sens que si elle est effectuée par un tiers.

On écrit donc pour un public contemporain, et non pour un public postérieur hypothétique, qui apporterait l'immortalité et la gloire. Si un écrivain traverse les âges, ce n'est pas parce qu'il l'a décidé à priori, mais parce que les générations postérieures trouvent

(1) Qu'est ... lit.?. - Gallimard. - P. 63

(2) Ibid., P. 54-55

encore des centres d'intérêts à ses ouvrages. On écrit donc pour les hommes de son temps; mais pas même pour tous, car la liberté de beaucoup est aliénée et donc n'est pas disponible. SARTRE croit que l'écrivain ne pourra être le médiateur de tous les hommes que dans une société sans classe : la littérature pourrait alors remplir la fonction "d'autocritique", en étant le moyen de la réflexion préalable qui précéderait ou accompagnerait les changements de fait. L'écrivain se trouve donc en face d'un public virtuel hétérogène dans nos sociétés, pour qui il écrit.

- C'est répondre à l'attente du lecteur:

Nous avons vu que la lecture était acte de générosité et de confiance vis-à-vis de l'auteur. Il faut que l'auteur réponde à cette confiance en faisant preuve d'une certaine honnêteté .

Il doit présenter le Monde au lecteur, mais en prenant un certain recul face à ses propres passions, comme le fait également le lecteur lorsqu'il lit, ce qui est la condition indispensable au respect de la liberté du lecteur. Mais, l'auteur ne doit pas non plus susciter chez le lecteur des sentiments par des moyens éprouvés : il ferait alors un mauvais livre et trahirait aussi la confiance que lui accorde le lecteur.

L'écrivain doit aussi se faire le défenseur des libertés et de la justice, car, il paraît inconcevable à SARTRE, que l'acte de générosité nécessaire à la lecture soit mise au service d'une injustice ou d'une aliénation de l'homme. Il n'y aurait donc pas de bons livres, qui ne soient pas volonté de générosité.

Lire, c'est se sentir responsable du Monde que la lecture vous dévoile, parallèlement l'auteur doit se sentir responsable de ce qu'il dénonce, faire preuve d'authenticité dans sa démarche.

- C'est une fonction sociale:

"Nul n'est obligé de se choisir écrivain. Aussi la liberté est-elle à l'origine : je suis auteur d'abord par mon libre projet d'écrire. Mais tout aussitôt vient ceci : c'est que je deviens un homme que les autres considèrent comme écrivain c'est-à-dire qui doit répondre à une certaine demande et que l'on pourvoit de gré ou de force d'une certaine fonction sociale" (1). Le public intervient donc avec son "historicité" et sa conception de la littérature. La bonne littérature se doit de répondre à cet appel : se faire générosité et présenter l'Univers à ses contemporains.

(1) Qu'est ... lit.?. - Gallimard. - P. 99

Il est donc, qu'il le veuille ou non, "jeté dans la bataille", il doit se sentir concerné par les problèmes qui affectent une société, pour pouvoir témoigner du monde avec toute la sincérité que les lecteurs attendent de lui. L'impératif du style paraît dès lors secondaire à SARTRE, il n'est qu'un cadeau supplémentaire de l'auteur au lecteur; mais, ce qui doit préoccuper l'écrivain, c'est le sujet même de son oeuvre, les idées qu'elle véhicule. Car, si l'auteur n'agit pas sur le lecteur, puisque la lecture est liberté et se veut critique, il est cependant responsable des métamorphoses d'une société, puisque l'oeuvre écrite est le préalable indispensable à toute action, le moment de la prise de conscience de la nécessité d'une action. C'est ainsi que SARTRE voit la tâche actuelle de l'écrivain : "A chaque époque (...), c'est la littérature toute entière qui est (1) l'idéologie parce qu'elle constitue la totalité synthétique et souvent contradictoire de tout ce que l'époque a pu produire pour s'éclairer, compte tenu de la situation historique et des talents. Mais puisque nous avons reconnu qu'il nous fallait faire une littérature de la praxis, il convient de nous tenir jusqu'au bout à notre propos. Il n'est plus temps de décrire (1) ni de narrer (1); nous ne pouvons pas non plus nous borner à expliquer (1). La description, fût-elle psychologique, est pure jouissance contemplative; l'explication est acceptation, elle excuse tout; l'une et l'autre suppose que les jeux sont faits. Mais si la perception elle-même est action, si, pour nous, montrer le monde c'est toujours le dévoiler dans les perspectives d'un changement possible, alors, dans cette époque de fatalisme nous avons à révéler au lecteur, en chaque cas concret sa puissance de faire et de défaire, bref, d'agir" (2).

SARTRE voit dans l'engagement la condition de la survie de la littérature. Une littérature soumise aux puissances temporelles ou à une idéologie, tout comme une littérature de pur divertissement serait aliénante; la littérature doit prendre conscience de son autonomie et se considérer non comme une fin en elle-même, mais comme un moyen pour une fin qu'elle a à charge de définir. Cette conception de la littérature engagée, SARTRE l'a conçue durant l'Occupation, en un moment où la situation historique et politique exigeait que chacun prenne position contre les nazis, et qu'il défende le parti auquel il était lié : "Au fond, l'engagement, c'était, selon moi à ce moment-là, ce que pouvait faire un intellectuel de gauche quand il n'entrait pas dans un parti" (3).

- (1) Terme souligné par l'auteur
- (2) Qu'est ... lit.?. - Gallimard. - P 349-350
- (3) Sartre : un film. - Gallimard. - P. 81

Pour SARTRE, l'engagement est un acte de foi en la littérature : " Sa beauté est de vouloir être tout et non pas de chercher seulement la beauté" (1). C'est pourquoi il n'admet pas qu'on l'accuse de vouloir tuer la littérature, alors qu'il souhaitait justement, par ses réflexions, adapter la littérature au 20ème siècle.

Le livre devient alors la matérialisation de cet appel réciproque entre le lecteur et l'écrivain, il est le moyen de communication entre eux. Le livre et la littérature ont perdu toute notion de sacralité, l'écrivain est à l'opposé de "l' élu", écrivant sous la dictée. Mais, le livre doit toujours être pour SARTRE, porteur de vérité, il ne l'est plus "naturellement", par une espèce de pouvoir magique de l'écrit, mais il doit l'être par la volonté de l'auteur, et par l'effort qu'il fournit pour comprendre l'Univers, et pour le dévoiler au monde. SARTRE, enfant avait porté le religieux sur les livres. SARTRE, adulte "s'est débarrassé" de la religion, mais il "croit" toujours dans le livre, qui lui paraît comme une arme susceptible de changer le monde.

## 2 - Le livre, un miroir du monde:

SARTRE n'a jamais renié sa conception de la littérature engagée; "Qu'est-ce que la Littérature?", a toujours été à la base de toutes ses prises de position ultérieures. Mais à partir de 1952, SARTRE dit (2) s'être moins intéressé à la littérature qui se faisait : en tant que lecteur, il ne lit plus que ce qui l'intéresse pour ses travaux, les ouvrages historiques, et des ouvrages de pur divertissement; en tant qu'écrivain il se consacre alors à son autobiographie : "Les Mots" qui devait être un adieu à la littérature, selon sa propre expression. Il nous dit : "D'une façon générale, d'ailleurs, je ne sais plus très bien pourquoi on écrit des romans" (3). Simone de Beauvoir y voit un signe des temps : le public en général serait moins friand de romans. SARTRE, lui, rattache ce phénomène au fait que, jusque vers 1950, il a cru à une certaine vérité des livres, puis ce phénomène, qui nous l'avons vu provenait de la conception de la littérature, qu'on lui avait insufflée durant son enfance, s'est estompé et le livre lui est apparu comme bien plus banal.

SARTRE a cependant continué à réfléchir au phénomène de

(1) Situations, IX. - Gallimard. - P.15  
(2) Cérémonie... -Gallimard. - P.279  
(3) Cérémonie ... - Gallimard. - P.280

L'écriture. Mais il s'intéresse cette fois à des cas particuliers : BAUDELAIRE, MALLARME, GENET, FLAUBERT, et à son propre cas. Cette réflexion sur l'acte d'écrire l'amène à reconsidérer le problème de la lecture, et, par ce biais, l'image du livre dans notre société.

### 21 - Pourquoi ont-ils écrit?

Les réflexions de SARTRE sur l'écriture prennent la forme de monographies et non plus de considérations générales sur ce que devrait être l'écriture et la fonction sociale de l'écrivain. Il est frappant de constater que chacun des écrivains à qui SARTRE consacre une étude trouve dans l'écriture un moyen de s'assumer. Voyons ce que nous dit SARTRE des "prosateurs" dont il a minutieusement analysé la démarche littéraire.

- le cas de GENET :

Pourquoi et comment est-il devenu le grand écrivain qu'il est aujourd'hui? Devenir écrivain n'a jamais été une vocation pour lui, ni même un choix. Au départ, il a commencé à écrire parce que cela lui permettait de fixer les songes en lesquels il s'irréalisait. Mais il se rend bientôt compte que l'acte d'écrire implique celui de lire et que, ces deux actes ne peuvent être menés à bien par la même personne : il faut donc qu'un ou des tiers lisent ses livres. Il doit alors s'intéresser au lecteur, pour que ses écrits soient "lisibles", et tenter de communiquer avec eux. Mais si GENET adresse son oeuvre à un public, cela n'implique pas que sa littérature soit engagée : "RIMBAUD voulait changer la vie et MARX la société : GENET ne veut rien changer du tout" (1). Au fond, GENET écrit toujours pour lui : chacun de ses livres est en fait un psychodrame : "Chacun de ses livres est une crise de possession cathartique, un psychodrame; en apparence chacun ne fait que reproduire le précédent comme ses nouvelles amours reproduisent les anciennes : mais, par chacun ce possédé se rend un peu plus maître du démon qui le possède. Dix ans de littérature qui valent une cure de psychanalyse" (2). L'écriture a donc été un moyen de soigner sa "névrose", lui a permis de se comprendre, de s'admettre et de se faire accepter par la société, ce qui est une victoire pour GENET, ce paria : n'oublions pas que GENET était un enfant abandonné qui est devenu un malfaiteur et qu'il est homosexuel. Ecrire a été pour lui un coup de génie, mais SARTRE nous explique que son oeuvre est terminée : étant guéri, il ne

(1) Saint Genet. - Gallimard. - P.70

(2) Ibid., P.602

peut plus écrire avec la même authenticité.

- le cas de FLAUBERT:

Par son oeuvre monumentale sur FLAUBERT, SARTRE voulait montrer tout ce que l'on peut savoir sur un homme aujourd'hui. Pour mener à bien son entreprise, SARTRE a pour documents de base les oeuvres littéraires et la volumineuse correspondance de FLAUBERT, mais il se fonde également sur le milieu familial de FLAUBERT et l'univers politique, social et culturel de la France du 19ème siècle dans laquelle il vit. Pourquoi a-t-il choisi de devenir écrivain? Pourquoi a-t-il écrit ce qu'il a écrit? SARTRE nous explique dans le tome 1 de "L'Idiot de la famille" la "constitution" de FLAUBERT, c'est-à-dire comment et pourquoi s'est constitué sa nature passive et ce qui a déterminé ses relations avec sa famille. L'écriture ne lui a paru au départ qu'un pis-aller : il voulait devenir acteur. Sa "vocation" ayant été contrariée par sa famille, il va se réfugier dans la littérature, presque par bouderie. Mais, l'écriture va être le moyen de "se personnaliser" et de s'instituer. Elle va d'abord être un moyen de se venger de sa famille : en incarnant les membres de sa famille dans les personnages de ses écrits, il va pouvoir se libérer de "l'oppression" qu'elle exerce sur lui. Il va aussi trouver un refuge dans l'imaginaire, qui va lui permettre de s'irréaliser. SARTRE nous a montré : "comment la gloire et la littérature n'ont d'abord été, chez FLAUBERT, que des fantasmes névrotiques étroitement liés à cet autre fantôme, la malédiction paternelle et comment pour écrire et pour renaître ... autant que pour échapper à la sagesse désertique du père FLAUBERT il a choisi d'approfondir la subjectivation et de réaliser (1) par une crise mémorable les thèmes principaux de sa prénévrose ... comme un ensemble d'interdits subis qui le condamnaient à la séquestration et au rêve. Nous savons aussi comment, dans le même temps, il rationalisait et universalisait ses traits névrotiques en bâtissant avec eux un système de normes esthétiques, ce qui revenait à redéfinir sa tâche. A la définir mais non à l'accomplir : elle reste jusqu'en 48 (date de ses troubles névrotiques) un rêve plus qu'une entreprise" (2). Après sa névrose, FLAUBERT va assumer définitivement l'écriture comme une névrose; il n'écrit en fait que très peu pour des lecteurs. Mais l'on ne peut étudier la démarche littéraire de FLAUBERT en négligeant le fait qu'il est un homme du 19ème siècle en une époque où :

1) Terme souligné par l'auteur

2) L'Id. de la fam.. - Gallimard. - T.3;P.32

"La névrose est la voie royale vers le chef-d'oeuvre" (1). C'est même, nous explique SARTRE un peu plus loin la "condition" pour faire de l'Art : "Ce qui ne veut pas dire que les oeuvres seront névrotiques mais que les doctrines littéraires le seront ainsi que les "arts-poétiques" et que les artistes devront jouer la névrose ou être névrosés" (2). FLAUBERT véhicule donc les mythes littéraires du 19ème siècle, que dénonçait SARTRE dans "Les Mots", parce qu'ils l'avaient influencé lorsqu'il était enfant : il se croit élu par son "anomalie", pense qu'une certaine rigueur de la fiction la rend prophétique, pense que la littérature se doit d'être belle, la beauté lui paraissant être le moyen d'expression absolu. Sa conception littéraire est donc totalement opposée à celle de SARTRE, qui le dit lui-même : "FLAUBERT représente pour moi l'opposé exacte de ma propre conception de la littérature : un désengagement total et la recherche d'un idéal formel qui n'est pas du tout le mien" (3).

- SARTRE par lui-même:

SARTRE nous a expliqué dans "Les Mots" comment est née sa vocation d'écrivain. Sa conception de la littérature ressemblait alors à celle de FLAUBERT qui l'a d'ailleurs beaucoup influencé durant son enfance; elle reposait, en effet sur les mythes littéraires du 19ème siècle. Mais il s'est également senti "chargé de mission" par son grand-père, et l'adulte se demande encore s'il n'a pas écrit uniquement pour satisfaire son grand-père. Il n'a plus la foi en la littérature comme il l'avait lorsqu'il croyait en la littérature en gagée : "Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée : à présent je connais notre impuissance. N'importe : je fais, je ferai des livres; il en faut; cela sert tout de même. La culture ne sauve rien ni personne, elle ne justifie pas" (4).

SARTRE, par ses études biographiques et autobiographiques, a donc remis en cause la conception de l'écrivain tel qu'il le voyait dans "Qu'est-ce que la littérature?", car à la lumière de ses études minutieuses, il a compris que le choix de l'écriture était souvent une démarche complexe et personnelle. Beaucoup d'écrivains écrivent d'abord pour eux, et s'il leur faut communiquer pour que leur oeuvre soit accomplie, ils ne cherchent pas pour autant à présenter le monde et à susciter chez leurs lecteurs une prise de conscience ayant pour finalité le progrès de la société. Il existe donc une littérature qui n'est pas engagée; pourtant

- (1) L'Id de la fem. - Gallimard. - T.3;P.41  
(2) Ibid.,P.44  
(3) Situations,IX. → Gallimard. - P. 116  
(4) Les Mots. - Gallimard. - P. 211

SARTRE encourage le public à lire GENET et propose lui-même une nouvelle lecture de FLAUBERT.

22 - Pourquoi les lire?

-Lire GENET:

Lire GENET n'apporte aucune connaissance au lecteur : "Nous ne tirerons de ces poèmes aucune connaissance (1) ni sur nous-mêmes ni sur autrui" (2). Cependant SARTRE nous dit avoir été touché par ses oeuvres, et il en conclut qu'il s'est senti concerné. GENET souhaite avoir "les justes" comme lecteurs. Il traite ses lecteurs comme des moyens; SARTRE demande cependant que le lecteur joue le jeu, qu'il se laisse prendre aux pièges que lui tend GENET et qu'il accepte d'être choqué. En effet le lecteur, lorsqu'il lit GENET doit devenir l'homosexuel et le voleur que lui présente l'auteur car : "jamais il ne nous parle du pédéraste, du voleur mais toujours en pédéraste, en voleur. Sa voix est de celle que nous souhaitions ne jamais entendre; elle n'est pas faite pour analyser le trouble mais pour le communiquer" (3). Que peut apporter cette lecture?. SARTRE nous l'explique : "Ce que je retiens de tout cela, c'est le vacillement du moi qui se produit en nous quand certaines consciences s'ouvrent sous nos yeux comme des gueules béantes : ce que nous tenions pour notre être le plus intime nous semble soudain une apparence préfabriquée; aux vices qui nous répugne le plus chez les autres, il nous paraît qu'une chance incroyable seule nous a fait échapper; nous reconnaissons dans l'horreur un sujet (1), il est notre vérité comme nous sommes la sienne; nos vertus et ses crimes sont interchangeable" (4). Cette expérience est l'occasion de faire l'expérience de la solitude de GENET et : "ne fût-ce qu'une fois et dans l'imaginaire, réaliser cette solitude latente qui ronge nos actes, nos pensées" (5). Lire GENET est donc une expérience singulière, qui n'a rien de commun avec la lecture attentive réflexive que sollicite la littérature engagée; d'ailleurs, SARTRE considère que GENET a réinventé la littérature : ses livres nous présente : "cette bête monstrueuse et misérable que nous risquons à tout moment de devenir; GENET nous tend le miroir : il faut nous y regarder" (5).

- (1) terme souligné par l'auteur
- (2) Saint Genet. - Gallimard. - P.650
- (3) Ibid., P.649
- (4) Ibid., P. 650
- (5) Ibid., P.662

-une autre lecture de FLAUBERT:

SARTRE a montré dans "L'Idiot de la famille" ce que devaient être, pour les lecteurs du 19<sup>ème</sup> siècle leurs rapports à l'oeuvre de FLAUBERT. Il nous propose une autre lecture de son oeuvre qui vise à rechercher l'homme à travers ses écrits et à travers ce que l'on sait de la société dans laquelle il vit. Réciproquement une telle lecture permet également, à travers un homme, de mieux connaître les structures mentales d'une société. Cette lecture est donc fondamentalement différente, de celle que prônait SARTRE dans "Qu'est-ce que la littérature?" : elle ne touche pas, elle n'est pas acte de confiance entre lecteur et auteur. C'est une forme de lecture critique, mais qui ne se veut pas dirigiste comme la lecture que propose généralement les critiques, mais totalisante. Se servant des sciences qui se sont développées au cours du siècle : la psychanalyse et l'explication marxiste et ses propres conceptions philosophiques, SARTRE cherche FLAUBERT au détour de chacune des phrases qu'il nous a laissé.

### 23 - L'impact du livre:

Ses études et ses réflexions ont amené SARTRE à "banaliser" l'impact de la littérature .

Du point de vue de l'écriture : "Et puis j'ai fini par comprendre que la littérature n'était qu'une activité humaine comme une autre et que par conséquent elle ne livre aucun secret : elle se borne à brasser les idées de l'époque qu'on a sur l'homme ou sur le monde. Mais il m'a fallu extrêmement longtemps" (1). Il va même douter que tous les écrivains écrivent pour des lecteurs : "Parce que moi en tout cas, certainement d'autres non, mais moi certainement et le Castor ( Simone de Beauvoir) nous écrivons pour les gens; ce n'est pas pour leur apporter un bienfait, ce n'est pas que nous voulons leur révéler un secret, mais nous voulons communiquer avec eux. Nous considérons depuis longtemps que la littérature est un phénomène double, duel comme on dit, c'est-à-dire auteur ... et puis lecteur" (2).

Du point de vue du lecteur : SARTRE semble douter de l'impact du livre : "J'ai fait l'expérience depuis ma jeunesse jusqu'à maintenant de la totale impuissance. Mais cela n'a aucune importance. Si vous voulez, au début j'ai fait des livres qui n'envisageaient pas directement les

(1) Sartre : un film. - Gallimard. - P.24

(2) Ibid., P.61

problèmes sociaux; après cela est venu l'Occupation : on a commencé à penser qu'il fallait agir. Après la guerre on a pensé aussi que les livres, les articles, etc... pourraient servir. Ça n'a servi à rien du tout. Ensuite on a pensé - ou plutôt moi en tout cas j'ai pensé - que les livres pensés et écrits sans actualité précise, pourraient à la longue aider. Eh bien cela non plus ça ne sert pas; ce n'est pas du tout comme cela que l'on agit sur les gens; on retrouve simplement déformé ce que l'on a pensé ou senti. On le retrouve retourné contre soi... Voilà l'action littéraire: vous voyez qu'elle ne produit pas l'effet que l'on voulait obtenir<sup>(1)</sup>. Cette longue citation résume les désillusions de SARTRE depuis qu'il a commencé à être publié : la communication qu'il souhaitait établir avec ses lecteurs a été moins fructueuse qu'il ne l'escomptait.

Le livre n'est alors plus qu'un miroir que l'auteur tend au lecteur, dans lequel le lecteur peut se voir, voir le monde, et peut-être voir l'auteur lui-même. SARTRE conclut qu'il faut tout de même des livres, qu'ils servent tout de même : "c'est un produit de l'homme : il s'y projette, s'y reconnaît; seul, ce miroir critique lui offre son image"(2).

### 3 - Le livre : lieu de rencontre entre l'auteur et le lecteur

#### 3.1 - Le mythe de la gloire est en miettes

Nous avons vu que la conception que SARTRE enfant s'est fait de l'écrivain mandaté, attendu par l'humanité, SARTRE s'en est progressivement débarrassé au cours de sa carrière. "Je ne suis qu'une machine à faire des livres" (3), cette phrase de CHATEAUBRIAND, le seul exergue de son autobiographie, vise à tuer le mythe de l'écrivain inspiré, et à démontrer que l'écriture est une activité comme une autre. C'est aussi le sens des dernières phrases des "Mots" : "Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-t-il? Tout un homme fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui" (4). Le mythe de l'écrivain, grand homme, est mort et a entraîné avec lui celui de la gloire. En fait SARTRE, même lorsqu'il était enfant, n'a jamais cru que l'écrivain avait un talent particulier, et il a toujours eu une espèce de familiarité avec les auteurs qu'il connaissait à travers leurs livres. Son idée de la gloire ne lui venait que de la religion.

(1) CHAPSAL (Madeleine). - Les Ecrivains en personne. - Julliard. - P.24

(2) Les Mots. - Gallimard. - P.211

(3) Ibid., P.137

(4) Ibid., P.213

Elle a disparu avec lui. Nous avons vu que SARTRE voulait écrire pour ses contemporains, pour leur dévoiler le monde. Dans un fragment de "Qu'est-ce que la littérature?", non repris dans le volume, SARTRE nous dit : "De toute façon je n'ai pas à me préoccuper des jugements que l'avenir portera sur mon oeuvre, puisque je ne peux rien sur eux" (1). Pour lui la gloire est restée liée à la mort, elle ne le concerne donc pas. Il reprend d'ailleurs cette idée lorsqu'il parle du Prix Nobel qu'il a reçu pour "Les Mots" et qu'il a refusé : Il y a toujours un livre qui doit être le dernier signe de vie d'un auteur et puis après ça on le tue avec le Nobel et c'est bien fini. Ils sont tous morts d'ailleurs, les prix Nobel, assez rapidement" (2).

Sa propre gloire ne l'intéresse donc pas. Mais comment conçoit-il que les autres écrivains puissent rechercher la gloire?

### 32 - La recherche de la gloire comme moyen de "s'instituer"

-le cas de FLAUBERT:

SARTRE pense que pour FLAUBERT, l'idée de gloire, lorsqu'il était enfant, était un moyen pour se faire reconnaître par son père : "La gloire semble de loin le consentement universel : mais dans le coeur de l'enfant qui la désire, elle subordonne l'universel aux relations particulières. .. Mais bien que l'enfant en appelle à l'humanité présente et future, celle-ci n'est qu'un moyen; la fin c'est le médecin-philosophe... Un triomphe, voilà ce qu'il faut à Gustave : c'est répondre au Mal par le Bien et punir par sa seule générosité... Ce sera sa seule vengeance. En fait elle est exemplaire; tout le petit monde du praticien-philosophe en est bouleversé : il a misé sur le mauvais cheval (3), il n'a pas su comprendre le génie de Gustave; si le vieil homme a été capable d'une telle bévue, que reste-t-il de sa sagesse, de son cynisme, de son arrogante philosophie?... La gloire et le suicide ont ceci de commun, chez l'enfant, que la première comme le second figurent le meurtre du père" (4).

La gloire est donc pour FLAUBERT la fin de l'acte d'écrire et le moyen de transformer ses relations avec sa famille, de ne plus être le "cadet", l'idiot de la famille, incapable même d'apprendre à lire. Sa conception de la gloire est donc proche de celle du suicide par ressentiment. La théorie de SARTRE se voit confirmé par le fait que FLAUBERT, après la mort de son père ne cherchera plus la gloire : "Peu d'écrivains

(1) CONTAT(Michel), SICARD(Michel). - Les Ecrits de Sartre. - Gallimard. - P.670

(2) Sartre : un film. - Gallimard. - P.113

(3) C'est-à-dire sur le frère aîné de Gustave

(4) L'Id. de la fam. - Gallimard. - T.1; P.798-799

célèbres ont été si peu satisfaits de leur renom. La perfection de l'oeuvre est son unique objectif" (1).

- Le cas de GENET:

On peut rapprocher l'attitude de Gustave FLAUBERT face à la gloire, de celle qu'a GENET. La gloire a, en effet, été pour lui un moyen de pallier sa solitude, de se faire accepter par la société; la littérature et donc la gloire ont été pour lui une façon de s'instituer: "Dans la misère, il rêvait d'un jour de gloire où ceux-ci seraient contraints de l'accepter tout en continuant à le refuser... Ce voleur a décidé d'écrire pour connaître la gloire du criminel: la société maligne lui consent celle du poète" (2).

- Le cas de SARTRE:

SARTRE s'est interrogé dans "Les Mots", en se demandant s'il n'écrivait pas uniquement pour plaire à son grand-père, pour remplir "la mission" dont il l'avait chargé. La gloire peut paraître être la preuve qu'il a rempli sa mission et satisfait l'attente de Charles SCHWEITZER; le signe qu'il fait partie de l'aréopage des grands écrivains. Mais SARTRE a désinvesti, nous l'avons vu. Ce qu'il a attendu par la suite de ses rapports entre lecteurs et lui-même, c'est une certaine qualité de communication.

### 33 - La lecture: communication entre lecteur et écrivain

En fait, SARTRE n'a jamais cherché la gloire par ses écrits, ce qu'il souhaitait c'est de communiquer par le livre avec ses lecteurs: "J'ai perdu bien des illusions littéraires: que la littérature ait une valeur absolue, qu'elle puisse sauver un homme ou simplement changer des hommes..., tout cela me paraît aujourd'hui périmé. L'écrivain continue d'écrire, une fois ces illusions perdues, parce qu'il a, comme disent les psychanalystes tout investi dans l'écriture... Mais il me reste une conviction, une seule, dont je ne démordrai pas: écrire est un besoin pour chacun. C'est la forme la plus haute du besoin de communication" (3). Le rapport que SARTRE souhaite voir établi entre lui et son public, doit être réalisé par la lecture. Il désire être lu, il a écrit pour cela. C'est en cela qu'il accepte la célébrité si elle est synonyme d'être apprécié par ses lecteurs en tant qu'écrivain. Mais la notoriété quand elle est provoquée par les médias l'agace, car elle fait connaître l'homme et son oeuvre par les critiques

(1) L'Id. de la fam. - Gallimard. - T.1; P.797

(2) Saint Genet. - Gallimard. - P. 630

(3) CHAPSAL(Madeleine). - Les écrivains en personne. - Julliard. - P.38

et non pas par la lecture par laquelle une oeuvre trouve son accomplissement. Pourtant il ne s'est jamais "caché"; être un homme public ne le gênait pas : son autobiographie et les nombreux entretiens sur lui-même qu'il a accordé, semblent le prouver. Mais cela n'est pas en contradiction avec le fait qu'il ne souhaitait pas la notoriété, il lui paraissait naturel de parler de lui : "J'estime que chacun devrait pouvoir dire, devant un interviewer, le plus profond de soi. Selon moi, ce qui vicie les rapports entre les gens, c'est que chacun conserve par rapport à l'autre quelque chose de caché, de secret, pas nécessairement pour tous, mais pour celui à qui il parle à tel moment présent" (1). Il nous dit également que cela ne le gênerait pas, que l'on entreprenne sur lui le travail qu'il a entrepris sur FLAUBERT. Mais ce qui l'a intéressé c'est que ses oeuvres aient eu des lecteurs et que ceux-ci aient manifesté leur intérêt pour ses écrits et ne se soient pas laissé influencé par les critiques qui le dénigraient. A la question : "Est-ce que ceux-là (2), vous aviez un recours contre eux auprès du public?"; il répond : "Je pense qu'il y en avait un, un seul et qui marchait bien à cette époque-là, c'est la lecture, la lecture de mes oeuvres. Et c'est comme ça que ça s'est produit. Quand il y a des gens qui m'ont bien aimé, ils m'ont bien aimé parce qu'ils avaient lu le livre; et puis quand ils ont lu un article dans lequel on disait que j'étais un perdu, un pervers, une merde, ils ont rigolé puisqu'ils avaient lu le livre" (3). Il considère avoir obtenu ce qu'il souhaitait enfant : "Ce que j'ai réclamé dès sept à huit ans, je l'ai réussi. Je l'ai réussi dans quelle mesure? Je n'en sais rien, mais j'ai fait ce que j'ai voulu, des oeuvres qui ont été écoutées, qui ont été lues... Je m'accepte totalement, et je me sens avec précision tel que j'ai voulu être. Et certainement, si je me rapporte au passé, à mon enfance, ou à ma jeunesse, je voulais moins que je n'ai fait. J'avais une autre conception de la gloire, je l'imaginai pour un petit public, pour une élite, et j'ai atteint un peu tout le monde" (4). Lorsqu'il fait le bilan de sa carrière SARTRE se montre donc satisfait des rapports qu'il a entretenus avec son public à travers ses livres. Mais s'il a tenté d'écrire pour ses contemporains, sans penser à sa carrière posthume, il s'interroge tout de même à la fin de sa vie : "On continue à être lu pendant combien de temps? Cinquante ans, cent ans, cinq cents ans? Cela dépend des écrivains. En tout cas je peux compter sur cinquante ans. Peu importe si je suis lu rarement ou beaucoup

(1) Situations, X. - Gallimard. - P.141

(2) Allusion aux critiques/

(3) Sartre : un film. - Gallimard. - P.80

(4) Cérémonie. - Gallimard. - P.544

mais pendant cinquante ans il y aura encore mes livres, de même que les livres d'André GIDE existent encore pour des jeunes gens - de moins en moins d'ailleurs - c'est-à-dire cinquante ans après sa mort, ou plus même" (1). SARTRE souhaite donc que ses livres restent, qu'ils soient encore lus après sa mort, mais il sait que cela ne dépend pas de lui, mais de l'évolution de la société qui fera ou non que ses livres touchent toujours, c'est-à-dire qu'ils soient lus comme ils l'étaient par ses contemporains, non pour leur beauté ou leur valeur mais parce qu'ils leur apportaient une connaissance sur le monde et sur eux-mêmes.

### Conclusion

SARTRE s'est donc totalement débarrassé de ses illusions d'enfants, il a adapté son image du livre aux conceptions du 20ème siècle, à l'élaboration desquelles, il a lui-même contribué. Sa plus tenace utopie a été que le livre apportait quelque chose de vrai, une vérité. Elle se retrouve dans sa première conception de la littérature engagée. Mais sa carrière l'a amené à douter de l'utilité de la littérature. Il est allé jusqu'à penser que le livre n'apportait rien, que l'écrivain n'écrivait que grâce aux utopies véhiculées par des mythes, et que le lecteur ne répondait pas à l'appel que lui lançait l'auteur. Pourtant, lorsqu'il fait le bilan de sa carrière dans la "Cérémonie des adieux", il s'estime satisfait de l'impact qu'ont eu ses livres. Le livre lui semble être un moyen de communication permettant de véhiculer des idées; sa conception du livre engagée tend à se transformer en livre miroir : le miroir tendu au public et qui lui révèle sa propre image, l'image des autres et de la société; s'y pencher, c'est être amené à remettre en question des concepts et des mythes ancrés dans une société.

(1) Cérémonie. - Gallimard. - P. 537

- C O N C L U S I O N -

Pour SARTRE, les livres sont tout d'abord le produit d'une société : chaque société a les intellectuels qu'elle mérite. Ecrivain et lecteurs appartiennent tous deux à une même société, voire à une même classe, sont le fruit d'une même histoire, d'une même idéologie et d'une même culture. Chaque époque a créé sa littérature : la littérature brasse les idées de cette époque, selon les conceptions de la littérature, et selon la façon dont sont conçus les rapports entre écrivain et lecteurs. La lecture et l'écriture ont des fonctions différentes selon les siècles. SARTRE, durant toute sa vie d'écrivain, s'est interrogé et a tenté de définir quelle était la littérature à faire. A cette question, il a répondu pendant, et au lendemain de la guerre, que la littérature devait être engagée. Mais aucune conception de la littérature ne peut être définitive, elle est évolutive et SARTRE estime que cette recherche est la condition indispensable pour que la littérature survive : à partir de la littérature faite, de la société dans laquelle il vit, chaque écrivain se doit de s'interroger sur la littérature à faire. Mais, SARTRE l'a montré, le phénomène littéraire est duel, l'écrivain n'écrit que pour être lu; c'est pourquoi le lecteur a aussi sa part dans ce que sera la littérature. La lecture constitue le "test" de toute nouvelle tentative littéraire.

## - BIBLIOGRAPHIE -

## LES OEUVRES DE SARTRE UTILISEES:

- SARTRE(Jean-Paul). - L'Idiot de la famille. Gustave Flaubert de 1821 à 1857.  
- [Paris]: Gallimard, 1971-1972. - (Bibliothèque de philosophie)
- SARTRE(Jean-Paul). - Les Mots. - [Paris]: Gallimard, 1980
- SARTRE(Jean-Paul). - Plaidoyer pour les intellectuels. - [Paris]: Gallimard, 1978.  
- (Idées; 274)
- SARTRE(Jean-Paul). - Qu'est-ce que la littérature?. - [Paris]: Gallimard, 1964.  
- (Idées; 58)
- SARTRE(Jean-Paul). - Saint Genet, comédien et martyr. - [Paris]: Gallimard, 1978.  
In :
- GENET(Jean). - Oeuvres complètes. - [Paris]: Gallimard, 1978  
1: Saint Genet, comédien et martyr
- SARTRE(Jean-Paul). - Situations, IX. Mélanges. - [Paris]: Gallimard, 1971
- SARTRE(Jean-Paul). - Situations, X : politique et autobiographie. - [Paris]:  
Gallimard, 1976
- SARTRE(Jean-Paul). - Oeuvres romanesques. - [Paris]: Gallimard, 1981. -  
(Bibliothèque de la Pléiade; 295)

## LES ENTRETIENS ACCORDES PAR SARTRE:

- BEAUVOIR(Simone de). - La Cérémonie des adieux. Suivi de : Entretiens avec  
Jean-Paul Sartre : août-septembre 1974. - [Paris]: Gallimard, 1981
- CHAPSAL(Madeleine). - Les écrivains en personne. - Paris : Julliard, 1960
- Sartre : un film : texte intégral. - [Paris]: Gallimard, 1977

## MONOGRAPHIES CONSACREES A SARTRE :

- PACALY(Josette). - Sartre au miroir : une lecture psychanalytique de ses  
écrits biographiques. - Klienckieck, 1980
- SICARD(Michel) et CONTAT (Michel). - Les Ecrits de Sartre. - [Paris]:  
Gallimard, 1970

NUMEROS SPECIAUX DE REVUES CONSACREES A SARTRE :

L'Arc, 30, 1966

Magazine littéraire, 55-56, septembre 1971

Magazine littéraire, 103-104, septembre 1975

Obliques, 18-19, 1979

ARTICLES DE REVUES :

BOTHOREL(Nicole). - Le Livre et l'image du livre dans "Les Mots". - In :  
Interférences, 12, juillet-décembre 1980

LECARME(Jacques). - Un Cas limite de l'autobiographie : Sartre. - In :  
Revue française d'histoire littéraire, nov.-décembre 1975

SICARD(Michel). - La Critique littéraire de Jean-Paul Sartre. -

1: Objets et thèmes. - In : Archives de lettres modernes, 159, 1976

2: Une Ecriture romanesque. - In : Archives de lettres modernes, 188, 1980

VERVIER(Claire). - Lectures de prisonniers. - In : Lettres françaises,  
2 déc. 1945, P.3

